



Michel Onfray

L'ORDRE LIBERTAIRE

*La vie philosophique
d'Albert Camus*

Flammarion

Extrait de la publication

Michel Onfray

L'ORDRE LIBERTAIRE

La vie philosophique d'Albert Camus

Albert Camus écrivait en 1953 dans ses *Carnets* : « Je demande une seule chose, et je la demande humblement, bien que je sache qu'elle est exorbitante : être lu avec attention. » Pour lui rendre justice, croiser sa pensée et son existence, saluer une vie philosophique exemplaire, j'ai souhaité écrire ce livre *après l'avoir lu avec attention*.

Michel Onfray

Pour mettre fin à une légende fabriquée de toutes pièces par Sartre et les siens, celle d'un Camus « philosophe pour classes terminales », d'un homme de gauche tiède, d'un penseur des petits Blancs pendant la guerre d'Algérie, Michel Onfray nous invite à la rencontre d'une œuvre et d'un destin exceptionnels.

Né à Alger, Albert Camus a appris la philosophie en même temps qu'il découvrait un monde auquel il est resté fidèle toute sa vie, celui des pauvres, des humiliés, des victimes. Celui de son père, ouvrier agricole mort à la guerre, celui de sa mère, femme de ménage morte aux mots mais modèle de vertu méditerranéenne : droiture, courage, sens de l'honneur, modestie, dignité.

La vie philosophique d'Albert Camus, qui fut hédoniste, libertaire, anarchiste, anticolonialiste et viscéralement hostile à tous les totalitarismes, illustre de bout en bout cette morale solaire.

Michel Onfray est né en 1959. Vingt ans professeur de philosophie dans un lycée, il a démissionné de l'Éducation nationale en 2002 pour créer et animer l'Université populaire de Caen. Il est l'auteur d'une cinquantaine de livres traduits dans plus de vingt-cinq pays.

Flammarion

Extrait de la publication

L'Ordre libertaire

La vie philosophique d'Albert Camus

DU MÊME AUTEUR

- Le Ventre des philosophes, Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989 ; LGF, 2009.
- Cynisme, Portrait du philosophe en chien*, Grasset, 1990 ; LGF, 2007.
- L'Art de jouir, Pour un matérialisme hédoniste*, Grasset, 1991, LGF, 2007.
- L'Œil nomade, La peinture de Jacques Pasquier*, Folle Avoine, 1993.
- La Sculpture de soi, La morale esthétique*, Grasset, 1993 (Prix Médicis de l'essai) ; LGF, 2003.
- La Raison gourmande, Philosophie du goût*, Grasset 1995 ; LGF, 2008.
- Métaphysique des ruines, La peinture de Monsu Desiderio*, Mollat, 1995 ; LGF, 2010.
- Les Formes du temps, Théorie du sauternes*, Mollat, 1996 ; LGF, 2009.
- Politique du rebelle, Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset, 1997 ; LGF, 2008.
- Hommage à Bachelard*, Éd. du Regard, 1998.
- Ars Moriendi, Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort*, Folle Avoine, 1998.
- À côté du désir d'éternité, Fragments d'Égypte*, Mollat, 1998 ; LGF, 2006.
- Théorie du corps amoureux, Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000 ; LGF, 2007.
- Prêter n'est pas voler*, Mille et une nuits, 2000.
- Antimanuel de philosophie, Leçons socratiques et alternatives*, Bréal, 2001.
- Esthétique du pôle Nord, Stèles hyperboréennes*, Grasset, 2002 ; LGF, 2005.
- Physiologie de Georges Palante, Pour un nietzschéisme de gauche*, Grasset, 2002, LGF, 2005.
- L'Invention du plaisir, Fragments cyrénaïques*, LGF, 2002.
- Célébration du génie colérique, Tombeau de Pierre Bourdieu*, Galilée, 2002.
- Les Icônes païennes, Variations sur Ernest Pignon-Ernest*, Galilée, 2003.
- Archéologie du présent, Manifeste pour une esthétique cynique*, Grasset-Adam Biro, 2003.
- Féeries anatomiques, Généalogie du corps faustien*, Grasset, 2003 ; LGF, 2009.
- Épiphanies de la séparation, La peinture de Gilles Aillaud*, Galilée, 2004.
- La Communauté philosophique, Manifeste pour l'université populaire*, Galilée, 2004.
- Oxymoriques, Les Photographies de Bettina Rheims*, Jannink, 2005.
- Traité d'athéologie, Physique de la métaphysique*, Grasset, 2005 ; LGF, 2009.
- Suite à La Communauté philosophique, Une machine à porter la voix*, Galilée, 2006.

Suite en fin d'ouvrage

Michel Onfray

L'Ordre libertaire

La vie philosophique d'Albert Camus

Flammarion

© Michel Onfray et Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-6441-0

« J'estime un philosophe dans la mesure où
il peut donner un exemple. »

Nietzsche, *Considérations intempestives*, III. 3.

INTRODUCTION
UNE BIOGRAPHIE DES IDÉES

Qu'est-ce qu'une vie philosophique ?

« Kierkegaard brandissait devant Hegel une terrible menace : lui envoyer un jeune homme qui lui demanderait des conseils. »

(Camus, *Carnets* IV. 1268).

Le Danemark et la Prusse

Jadis, la preuve du philosophe était donnée par la vie philosophique qu'il menait. Ce jadis a duré longtemps. Le long temps béni de la philosophie antique, soit une dizaine de siècles avant que le Christianisme et l'Université ne transforment les philosophes en théologiens, puis en professeurs, autrement dit l'illumination et la pédanterie. On s'en doute, plus d'un millénaire de ce régime laisse des traces dans le monde de la philosophie où le goût pour l'illumination et la pédanterie, l'un n'excluant pas l'autre, a produit d'infâmes brouets ayant détourné nombre de gens sensés de cette sublime discipline. On les comprend. Un lignage de philosophes résiste à cette contamination de la pensée par le Ciel et la Chaire. Camus en fait partie – il aimait la Terre et la Vie.

Que veut-il dire quand il écrit dans ses *Carnets*, goguenard : « Kierkegaard brandissait devant Hegel une terrible menace : lui envoyer un jeune homme qui lui demanderait des conseils » (IV. 1268^{*}) ? Qu'il existe deux façons d'être philosophe. La première, celle du penseur danois, qui permet la construction d'une identité, la fabrication d'une existence, la sculpture de soi pour qui-conque souhaite donner un sens à sa vie. La philosophie est alors existentielle, autrement dit, elle concerne les techniques de production d'une existence digne de ce nom. Toute la philosophie antique fonctionne ainsi : après avoir découvert une pensée, on en fait la boussole de sa vie, elle donne une colonne vertébrale

* Le chiffre romain renvoie au tome des *Œuvres complètes* d'Albert Camus dans l'édition de la Pléiade, le chiffre arabe à la page.

L'Ordre libertaire

au chaos que l'impétrant ressentait de façon intime avant cette rencontre. Dès lors, le philosophe peut conseiller à un jeune homme ce qui lui permet d'échafauder sa subjectivité. La vie devient une œuvre, rien n'interdit qu'elle constitue une œuvre d'art, autrement dit, une production sans duplication possible.

La seconde façon de pratiquer la philosophie, celle du penseur prussien, envisage les conditions de possibilité de la pensée, elle se soucie des modalités de la connaissance, elle veut réduire la diversité et la multiplicité du monde, sa vitalité et ses efflorescences aussi, à une poignée de concepts agencés dans des architectures systématiques. Le désordre du réel doit obéir à la cravache du concept. Tout ce qui fuit, vit, bouge, se trouve fixé, comme un papillon sur le liège, par des néologismes piqués sur une surface théorique. Une fois cette pure opération de l'esprit effectuée, le philosophe recule d'un pas, contemple son édifice : certes, il a construit un immense château – mais il s'avère inhabitable. Un jeune homme n'a rien à faire de cette passion pour le verbe qui l'éloigne des choses.

Que Camus ait, comme Kierkegaard, ou le Rilke des *Lettres à un jeune poète*, le souci des lecteurs ayant l'âge de Rimbaud en route vers le Harar, l'installe aux antipodes des illuminés et des pédants. Cette passion pour transmettre la philosophie, la partager, y compris et surtout avec les êtres en quête d'eux-mêmes, des garçons et des filles dont l'âme se perd dans la jungle d'une vie menaçante, ou bien encore pour l'offrir aux non-professionnels de la philosophie, vaut déclaration de guerre aux suffisants et aux professeurs, ce qui, dans le monde de la philosophie d'hier et d'aujourd'hui, épuise presque toute la corporation.

Camus écrivait pour être lu et compris afin d'aider à exister, péché mortel dans ce petit monde philosophique où, bien souvent, on écrit pour être glosé et obscurci par les membres de sa tribu. Toujours dans les *Carnets*, on peut lire ceci : « Ceux qui écrivent obscurément ont bien de la chance : ils auront des commentateurs. Les autres n'auront que des lecteurs, ce qui, paraît-il, est méprisable » (VI. 1087). Dans les années où il consigne

Une biographie des idées

cette réflexion, il pense à Sartre, bien sûr, qui, on l'aura compris, songeons à *L'Être et le Néant*, est plutôt prussien que danois !

À l'évidence, écrire pour être lu et compris inscrit dans un lignage ayant mauvaise presse en philosophie depuis sept ou huit décennies : la tradition française. Montaigne, Descartes, Diderot et tous les philosophes du siècle des Lumières, mais aussi ceux du XIX^e siècle, Maine de Biran et Comte par exemple, ou, plus tard, Bergson et Bachelard, écrivent une langue claire, une prose simple et se font comprendre sans difficulté. L'idéalisme allemand et l'Université prussienne, à partir de Kant, inaugurent un tout autre monde où, de par sa spécificité, la langue crée des emboîtages générant des néologismes une fois traduits en français. La ligne claire, a ses adeptes, Kierkegaard ; le trait obscur, ses thuriféraires, Hegel en figure emblématique. Ou bien encore : Camus, la ligne claire, contre Sartre, le trait obscur.

En vertu de cette domination de l'Allemagne sur le terrain de la philosophie européenne depuis les années 1830, quiconque rédige son propos dans une langue facile d'accès passe pour superficiel. L'obscurité semble signe et gage de profondeur ; la clarté, preuve de légèreté et d'inconséquence théorique. Voilà pourquoi, à plusieurs reprises dans son œuvre, Camus affirme n'être pas philosophe : selon les critères prussiens, en effet ; mais en vertu des critères que nous dirons danois, il illustre à merveille la tradition de la philosophie française. Jugé par un tenant de la secte prussienne, Camus ne pouvait être philosophe – ou bien alors, insulte (sartrienne) suprême, « philosophe pour classes terminales ». Ce mépris tombe de lui-même quand on constate qu'aujourd'hui Sartre a deux ou trois commentateurs, mais Camus quantité de lecteurs bien au-delà de la classe de philosophie.

Un philosophe existentiel

Camus s'inscrit donc dans le lignage français des philosophes existentiels, mais surtout pas existentialistes. On imagine mal ce

L'Ordre libertaire

que fut cette mode à prétexte philosophique dans le petit monde de Saint-Germain-des-Prés. *L'Être et le Néant* devient un best-seller, mais qui peut croire que les six cents pages de cet « Essai d'ontologie phénoménologique », c'est le sous-titre, aient été lues avec patience, assimilées, comprises par la faune qui faisait les riches heures des caves avec l'alcool, le jazz, le rock acrobatique, le tabac, la drague ?

Comme toujours quand elle atteint le grand public, la philosophie s'accompagne de malentendus : loin des réflexions sur le nihilisme, l'absurdité, le sens, la liberté, le choix, l'engagement, la facticité, la contingence, l'authenticité, l'existentialisme devient une mode associée au couple Sartre et Beauvoir, aux chansons de Juliette Gréco, à la trompette de Boris Vian, aux tenues des zazous, aux overdoses de whisky. Camus ne fut pas le dernier à boire, danser, s'amuser, fumer, séduire, parler dans ces sous-sols germanopratsins, mais, ses carnets en témoignent, cette vie absurde ajoutait du non-sens à une existence qu'il imaginait brève pour cause de tuberculose.

Camus fut très tôt associé à l'existentialisme ; aussi vite, il protesta de cette assimilation. Mauriac parlait d'« excrémentalisme », on faisait de Sartre un séducteur détraqué qui forçait ses conquêtes à renifler des camemberts pourris. Mais Camus souhaite moins se démarquer de cette lecture fautive de l'existentialisme que de cette philosophie qui, quand elle est chrétienne, suppose la critique de la raison en faveur de la divinité, et, quand elle est athée, divinise l'Histoire. Camus ne veut pas choisir entre Dieu comme histoire et l'Histoire comme dieu, il pense un art de vivre en temps nihiliste.

À un journaliste de *Servir* qui lui demande en 1945 ce qu'il pense d'une permanente association de son nom à l'existentialisme, voire d'être présenté comme un disciple de Sartre, il répond : « Je ne suis pas un philosophe. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire. Et plus précisément comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu ni en la raison » (II. 659). Où l'on retrouve l'opposition entre

Une biographie des idées

Hegel, le dévot de la raison, le faiseur de système, et Kierkegaard, le penseur de la possibilité de l'action, le philosophe de l'art de vivre.

La paresse des journalistes, la fainéantise de ces gens qui créent l'opinion, leur incompétence intellectuelle aussi, contribuent à la fabrication des malentendus. Plutôt que de lire, plume à la main, de tâcher de comprendre ce qui se trouve écrit, d'analyser les thèses d'un livre, les chroniqueurs déversent dans la presse une contre-information qui nourrit la réputation. Or la réputation, c'est la somme des malentendus accumulés sur un nom. On ne lit pas l'œuvre, on lit les commentaires de l'œuvre livrés dans la presse, puis on juge à partir de ce travail de désinformation.

Dans une nouvelle de *L'Été* intitulée « L'énigme », Camus analyse le mécanisme de construction des légendes par la presse dont le pouvoir s'avère considérable puisqu'il n'est réfuté par aucun contre-pouvoir digne de ce nom. Jadis, l'écrivain écrivait pour être lu ; aujourd'hui, pour n'être pas lu : « À partir du moment, en effet, où il peut fournir la matière d'un article pittoresque dans notre presse à grand tirage, il a toutes les chances d'être connu par un assez grand nombre de personnes qui ne le liront jamais parce qu'elles se suffiront de connaître son nom et de lire ce qu'on écrira sur lui. Il sera désormais connu (et oublié) non pour ce qu'il est, mais selon l'image qu'un journaliste pressé aura donnée de lui. Pour se faire un nom dans les lettres, il n'est donc plus indispensable d'écrire des livres. Il suffit de passer pour en avoir fait un dont la presse du soir aura parlé et sur lequel on dormira désormais » (III. 603). Une image de soi traîne donc dans les revues crasseuses accumulées sur les tables des dentistes ou des coiffeurs. On y lit parfois le portrait d'un philosophe se roulant dans une vie de débauche et qui, dans la réalité, mène une existence d'ascèse et de travail, ce dont témoigne l'œuvre alignée sur plusieurs rayonnages d'une bibliothèque.

Un Zarathoustra venu d'Algérie

La vérité d'un philosophe ne se trouve donc pas dans ce qu'on écrit ou dit de lui. Où, alors ? Tout simplement dans son œuvre. Dans cette nouvelle, Camus s'insurge aussi contre l'idée que l'on puisse faire de l'œuvre un produit de la vie. Impossible d'en appeler aux lois du genre fictif de la nouvelle, et d'affirmer qu'il pense ce qu'il écrit sur la fabrication des légendes par les journalistes puis, quelques lignes plus loin, de supposer qu'il ne croit pas à l'absence de liaison entre les idées et la biographie de l'auteur ! Soit il a raison partout, soit il a tort deux fois.

Héritage romantique, écrit-il, la preuve : on peut écrire sur l'inceste sans avoir violé sa sœur, ou sur Œdipe sans avoir couché avec sa mère – en effet. Mais pourquoi s'intéresser plus particulièrement à ces sujets ? Camus donne la réponse lui-même dans une démonstration qui fragilise sa précédente affirmation : « Les œuvres d'un homme retracent souvent l'histoire de ses nostalgies ou de ses tentations, presque jamais sa propre histoire, surtout lorsqu'elles prétendent à être autobiographiques » (III. 605). Or, comment pourrait-on dissocier la biographie d'un être et ses nostalgies ou ses tentations qui, *justement*, constituent sa biographie ?

Dans cette analyse de la production journalistique des légendes dommageables pour le philosophe, chacun voit bien qu'il parle d'expérience. S'il confesse la possibilité d'écrire sur l'absurde sans connaître soi-même les affres de l'absurde, qui le croit ? S'il écarte d'un revers de la main, comme une puérilité romantique, l'idée d'une œuvre comme confession autobiographique, ne peut-on y déceler un mécanisme de défense chez un être pudique qui voit sa vie intime et privée menacée par la presse, jamais avare des à-peu-près dont on ne se remet jamais ?

Dans ce même bref texte de 1950, Camus précise que l'absurde n'est pas une fin désespérante, mais un début pour une vie positive. Passer pour le philosophe de l'absurde qui mène une vie absurde, empêtré dans l'absurdité de son monde, génère une première légende – il y en aura d'autres ! Il n'est pas *le* philosophe

Une biographie des idées

existentialiste accablé par le non-sens du monde, mais le penseur d'un réel déserté par les dieux qui offre des raisons d'espérer, notamment dans, par et pour la révolte. Finalement, cet homme habité par un envers sombre et un endroit lumineux avoue des racines autobiographiques à sa pensée.

Camus écrit en effet : « Au plus noir de notre nihilisme, j'ai cherché seulement des raisons de dépasser ce nihilisme. Et non point d'ailleurs par vertu, ni par une rare élévation de l'âme, mais par fidélité instinctive à une lumière où je suis né et où, depuis des millénaires, les hommes ont appris à saluer la vie jusque dans la souffrance » (III. 606). La philosophie camusienne se trouve ramassée dans cette phrase : le diagnostic du nihilisme européen, la volonté de le dépasser par une philosophie affirmative, la réflexion par-delà bien et mal, le sens de la terre, la mémoire viscérale d'une lumière d'enfance, l'inscription dans un lignage ancestral, l'acquiescement à la vie jusque dans sa négativité. Qui n'entend ici le chant d'un Zarathoustra venu d'Algérie ?

Comment on philosophe à Paris

Camus n'aime pas Paris qu'il compare à la caverne de Platon : les hommes y prennent l'ombre pour la réalité. Le philosophe qui connut des extases mystiques païennes à Tipasa a vu la lumière, *lui*. Pour filer la métaphore platonicienne, après avoir contemplé cette source de toutes les clartés, il est redescendu parmi les hommes, bien décidé à leur expliquer où se trouve la lumière et où se profilent les ombres fallacieuses. L'homme refusant que l'on sollicite la biographie pour comprendre l'œuvre écrit ensuite : « Nous avons appris, loin de Paris, qu'une lumière est dans notre dos, qu'il nous faut nous retourner en rejetant nos liens pour la regarder en face, et que notre tâche avant de mourir est de chercher, à travers tous les mots, à la nommer » (III. 607). À nouveau, texte programmatique.

L'Ordre libertaire

Une petite pièce de théâtre méconnue, c'est fort dommage, permet au philosophe de broser le portrait de ces abusés qui prennent l'ombre pour la réalité. Cette œuvre intitulée *L'Impromptu des philosophes* prend place dans la galerie de la comedia dell'arte ou du Molière des *Fourberies de Scapin* – ici, les fourberies existentialistes mettent sur les planches un Scapin nommé « Monsieur Néant » ! La pièce de 1947 montre comment on philosophe à Paris. Cette petite satire voltairienne est une machine de guerre bien efficace contre les gros traités d'ontologie phénoménologique ! Le rire nietzschéen en acte.

Monsieur Néant demande audience à Monsieur Vigne, maire de sa commune et pharmacien stupide. Monsieur Néant arrive avec un très gros livre sous le bras, se présente, s'assied lourdement, précise que son nom est connu à Paris, qu'il n'a pas de métier et ne sait rien faire de ses dix doigts. Il dit : « Je me suis fait placier en doctrine nouvelle » (II. 772). Flagorneur, il avoue que Monsieur Vigne est connu à la capitale grâce à ses travaux. Ils ne sont pas encore publiés ? Peu importe, sa réputation l'a déjà précédé, la preuve : Monsieur Néant l'honore de sa présence ! Preuve irréfutable de l'être apportée par le Néant. Venu de Paris, le placier athée cherche à convertir le pharmacien catholique armé de son épais traité : la religion ne se porte plus à Paris, elle n'est plus à la mode, le pape des élégances l'a décrété. Si le pape a dit, le pharmacien croit. Première conversion.

Suit un cours sur l'absence de cause dans le réel, le hasard de toute chose, l'absurdité du monde et l'héroïsme conquis par le seul fait de consentir à cette leçon. Pas besoin d'avoir commis des actes de bravoure, il suffit de croire au nouveau catéchisme. L'apothicaire triomphe en héros du simple fait d'avoir fait siennes les maximes du Néant ! Le voilà joyeux et guilleret de se trouver penseur à si peu de frais. Deuxième conversion. Le Philosophe de Paris continue sa leçon : il veut bien enseigner combien l'homme est libre, puisqu'il n'est rien, mais souhaite être payé d'un bon prix pour cette sagesse concentrée dans son in-folio.

Une biographie des idées

Arrive Monsieur Mélusin. Il souhaite parler à Monsieur Vigne dont il veut épouser la fille Sophie. Fraîchement converti à l'existentialisme, le futur beau-père répond à sa progéniture que l'amour n'existe pas, qu'il n'y a que des caresses – *dixit* le livre ! Seules les actions comptent, les intentions ne sont rien : la preuve de l'amour, c'est la coucherie, si Mélusin n'a pas couché, il n'aime pas. Formé à ce langage adéquat, le père parle de situation, de choix, d'engagement, de responsabilité et, après un roulé-boulé philosophique, aboutit à la nécessité de l'enfantement. La fille trouve que cette conception de l'amour venue tout droit de Paris lui agréé pleinement ! Elle s'en va vers les travaux pratiques.

Le jambon de Monsieur Néant

Madame Vigne entre sur scène avec un jambonneau. Elle découvre un nouveau mari sous le charme des délices existentialistes : la vérité est que la vérité n'existe pas, que tout est hasard, qu'il y a parfois de la fumée sans feu et que rien ne sert à rien. Discours d'archevêque selon l'épouse qui tourne le dos à son philosophe de mari pour manger seule son gros jambon bien gras, cadeau de Dieu ! Monsieur a beau être fraîchement converti au sartrisme, il ne crache tout de même pas sur la pièce de charcuterie : certes, il veut bien que rien n'ait de sens, mais il voit bien tout de même celui de la cuisse du cochon ! Suit l'argumentation philosophante pour se mettre à table : « Je ne suis rien sans vous et je me dois d'accomplir ce que je suis, en vous aidant à être ce que vous êtes, d'où il ressort qu'étant ce que je suis, je dois faire ce que vous faites et qu'étant ce que vous êtes, vous devez me laisser faire ce qu'il faut bien faire pour que vous et moi soyons ce que nous sommes. C'est la raison pour quoi je dois souper » (II. 779).

Devant son épouse qui crie au fou, le mari plonge dans le gros livre de Monsieur Néant et tâche de prouver ce qu'il dit par quelques extraits qui semblent sortis tout droit de *L'Être et le Néant* ! Mais, proférés dans le désordre, rien ne fait sens. Il

L'Ordre libertaire

sollicite le Philosophe de Paris qui donne la bonne formule : « Être en se faisant et faire que cela soit, c'est être à tout venant sans être quoi que ce soit » (II. 780). Stupéfaction de Madame, satisfaction de Monsieur : il demande un supplément d'âme au philosophe qui veut bien poursuivre ses leçons, mais, un regard vers le jambon, avoue que, l'estomac plein, il pense mieux.

Ingurgitant le gigot, le Philosophe de Paris continue sa péroraison. La bouche pleine, il fait de l'angoisse la meilleure chose du monde, elle est une vertu, un délice, une consolation, elle nous fait vivre, la preuve : les morts ne l'éprouvent pas ! Pas dupe, Madame Vigne récrimine ; Monsieur Néant invite le mari à répudier sa femme. Le mari argue d'un engagement ? Le gros livre lui apprend que changer d'engagement c'est encore s'engager. La lecture de cet opus moins digeste que le jambon permet ensuite aux habiles d'écrire eux aussi des livres nimbés d'un pareil fumet.

Arrivent les tourtereaux. Monsieur Mélusin a bien retenu la leçon : il a beaucoup caressé Sophie, jusqu'à préparer l'enfantement, donc il l'aime. Monsieur Vigne poursuit l'examen pour savoir s'il va donner son consentement au mariage : l'ardeur au lit ne suffit pas, il faut aussi que le prétendant soit un peu criminel, un peu voleur si possible, un peu incestueux aussi, ou bien pédéraste. Non ? « Quelle confiance puis-je avoir dans un homme qui n'a pas eu à choisir d'être ce qu'il est ? » (II. 786) poursuit le pharmacien – on songe ici au tropisme qui conduit Sartre à célébrer la vie et l'œuvre de Jean Genet dans un texte qui accompagne la parution de *Miracle de la rose* le 30 mars 1946 avant le développement de ces thèses dans *Saint-Genet comédien et martyr*.

Monsieur Vigne attend l'enfant qui ne saurait tarder, vu l'abondance des caresses prodiguées : car s'il n'y a pas de naissance, il n'y a pas eu de responsabilité, pas de responsabilité veut dire pas d'engagement, pas d'engagement signifie pas d'amour ! La pédérastie serait une bonne preuve aussi : elle dirait que Mélusin aime les hommes sans limites et qu'il s'y engagerait tout entier. Et Monsieur Vigne d'exprimer au gendre putatif :

L'Ordre libertaire

Contre-histoire de la philosophie en CD, Frémeaux et associés :

- I. *L'Archipel pré-chrétien (1), De Leucippe à Épicure*, 2004.
- II. *L'Archipel pré-chrétien (2), D'Épicure à Diogène d'Énanda*, 2005.
- III. *La Résistance au christianisme (1), De l'invention de Jésus au christianisme épicurien*, 2005.
- IV. *La Résistance au christianisme (2), D'Érasme à Montaigne*, 2005.
- V. *Les Libertins baroques (1), De Pierre Charron à Cyrano de Bergerac*, 2006.
- VI. *Les Libertins baroques (2), De Gassendi à Spinoza*, 2006.
- VII. *Les Ultras des Lumières (1), De Meslier à Maupertuis*, 2007.
- VIII. *Les Ultras des Lumières (2), De Helvétius à Sade*, 2007.
- IX. *L'Eudémonisme social (1), De Godwin à Stuart Mill*, 2008.
- X. *L'Eudémonisme social (2), De Stuart Mill à Bakounine*, 2008.
- XI. *Le Siècle du Moi (1), De Feuerbach à Schopenhauer* ; 2009.
- XII. *Le Siècle du Moi (2), De Schopenhauer à Stirner*, 2009.
- XIII. *La Construction du Surhomme, D'Emerson à Guyau*, 2010.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000415.N001
Dépôt légal : janvier 2012